

HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPÎTRE A TIMOTHÉE

HOMÉLIE 1

«Paul apôtre de Jésus Christ, selon l'ordre de Dieu notre Sauveur et du Seigneur Jésus Christ notre espérance, à Timothée notre véritable fils dans la foi, grâce, miséricorde, paix de la part de Dieu notre Père et du Christ Jésus notre Seigneur.»

1. Grande était l'autorité de l'Apôtre, grande et digne d'admiration; aussi voyons-nous partout que Paul en met en avant les preuves, non dans le but de s'arroger un honneur, mais parce qu'il en a reçu le caractère et qu'il est dans la nécessité de le manifester. Et quand il se déclare appelé, et quand il dit : «Par la volonté de Dieu;» (Rom 1,1) puis ailleurs : «La nécessité m'incombe;» (I Cor 1,1) puis encore : «J'ai été mis à part pour cela,» (Ibid., 9,16) rien dans toutes ces paroles qui n'exclue l'ambition et l'orgueil. De même qu'en usurpant une dignité que Dieu seul confère, on encourt la dernière des accusations; de même, en la repoussant et la désertant, on mérite d'être condamné pour une autre cause, pour cause de désobéissance et de rébellion. C'est ce que Paul exprime encore ici, au début même de son épître à Timothée : «Paul apôtre de Jésus Christ, selon l'ordre de Dieu.» Ce n'est plus une simple vocation; c'est un ordre. De peur que Timothée n'éprouve un sentiment trop humain, en pensant que le maître lui parle comme aux autres disciples, il commence ainsi. Mais où Dieu lui donne-t-il cet ordre ? Nous trouvons l'Esprit saint disant dans le livre des Actes : «Mettez à part pour moi Paul et Barnabé.» (Ac 13,2) En tête de toutes ses lettres le premier joint à son nom le titre d'apôtre, habituant ainsi l'auditeur à ne pas regarder sa parole comme étant celle de l'homme; car un apôtre, un envoyé ne parle pas en son propre nom. Apôtre, c'en est assez pour que l'intelligence remonte à celui qui donne la mission. Voilà pourquoi toujours le même préambule, pour accréditer l'enseignement qui va suivre. «Paul apôtre de Jésus Christ, selon l'ordre de Dieu notre Sauveur.»

Et cependant nulle part on ne voit le Père lui commander; c'est partout le Christ qui lui parle, Que lui dit-il ? «Va, c'est moi qui t'enverrai vers les nations lointaines;» et puis : «Il faut que tu comparaisse devant César.» (Ac 22,21; 27,24) Mais tout ce que le Fils ordonne, il le déclare ordonné par le Père, comme les ordres de l'Esprit sont aussi ceux du Fils. L'Esprit envoie l'Apôtre, l'Esprit veut qu'il soit mis à part; et l'Apôtre de dire que c'est l'ordre de Dieu. Eh quoi, n'est-ce pas une atteinte à la puissance du Fils que son apôtre soit envoyé d'après l'ordre du Père ? Nullement; cette puissance leur est commune, et vous le voyez : «D'après l'ordre de Dieu notre Sauveur,» a dit Paul; aussitôt il ajoute : «Et du Seigneur Jésus Christ, notre espérance.» Remarquez cette précision magistrale dans les noms. Le Psalmiste avait dit aussi du Père : «Espérance de toutes les extrémités de la terre.» (Ps 46,6) Le bienheureux Paul dit lui-même dans un autre endroit : «Nous sommes accablés de fatigues et d'outrages, parce que nous espérons en Dieu, le Dieu vivant et vrai.» (I Tim 6,10) Le maître doit subir nécessairement des dangers, et beaucoup plus que les disciples; il est écrit : «Je frapperai le pasteur, et les brebis se disperseront.» (Za 13,7; Mt 26,31) De là vient que le diable s'acharne tout particulièrement à la perte du pasteur; car cette perte entraîne celle du troupeau. S'il extermine des brebis, le troupeau diminue sans doute, mais, quand c'est le pasteur qui succombe, le troupeau disparaît tout entier. Sachant donc qu'avec moins il fait plus, et qu'il ruine tout dans une seule âme, il s'attaque de préférence aux docteurs. Voilà pourquoi l'Apôtre relève dès le début le courage de son disciple, en lui disant que nous avons Dieu pour Sauveur et le Christ pour espérance. Nombreuses sont nos tribulations, mais magnifiques aussi nos espérances : nous sommes entourés de périls et d'embûches; mais nous avons Dieu pour Sauveur, et non point un homme. Donc pas de défaillance dans notre Sauveur, puisqu'il est Dieu; quelque grands que nos dangers puissent être, nous n'y succomberons pas, et notre espérance ne saurait être confondue, puisque c'est le Christ lui-même. Avec ce double appui nous bravons les périls ou nous ne tardons pas à nous y soustraire; la sainte espérance est notre aliment.

Pourquoi Paul ne se dit-il jamais l'apôtre du Père, mais toujours celui du Christ ? Il met tout en commun, et l'Evangile même, il le nomme l'Evangile de Dieu. «Quoi que nous souffrions, déclare-t-il, les choses de la terre ne sont rien.» «A Timothée mon véritable fils dans la foi.» Encore une consolation. Si le disciple avait fait preuve d'une telle foi que Paul le reconnût pour son fils, et pour son fils véritable, que ne devait-il pas espérer pour l'avenir ? Le

propre de la foi, c'est qu'on ne se laisse pas abattre, ni même troubler, quand les événements semblent démentir les promesses. Voilà donc un fils, un fils véritable, et qui cependant ne provient pas de la même substance. Mais quoi, s'agit-il ici d'un être sans raison ? Non certes, il n'était pas né de Paul. Aussi n'est-ce pas de cette filiation matérielle qu'il a voulu parler, ni par rapport à lui, ni par rapport à d'autres; car à peine l'a-t-il nommé son fils, qu'il ajoute «dans la foi.» C'est une autre filiation non moins évidente, une réelle transmission de vie, puisque la foi se donne sans aucune altération. Dans l'humanité, la même chose a lieu quant à la substance, mais non point avec la même perfection que dans la divinité; la ressemblance entre le Père et le Fils est ici plus intime et plus profonde. Là, bien que la substance soit la même, de nombreuses différences existent sous d'autres rapports, dans la couleur, la forme, les idées, le temps, la volonté, dans les facultés de l'âme et dans les dispositions du corps; en toute chose on diffère encore plus qu'on ne se ressemble : aucune dissemblance en Dieu. «D'après l'ordre," dit plus, annonce une action plus efficace, que le simple mot, «appelé,» comme on peut le voir dans une autre épître. (Rom 1,1) «A Timothée mon vrai fils,» rappelle ce que l'Apôtre disait aux Corinthiens : «Je vous ai engendrés dans le Christ Jésus;» c'est-à-dire dans la foi. (I Cor 4,15) Seulement, la qualification qu'il ajoute à ce titre de fils atteste une ressemblance exacte et supérieure; plus que cela, une vive et tendre affection de sa part. Remarquez une fois encore cette locution, «dans.» – «A mon vrai fils dans la foi.» Quel éloge ! il ne se borne pas à l'appeler son fils, il y joint un témoignage d'honneur et de tendresse.

2. «Grâce, miséricorde, paix de la part de Dieu notre Père et du Christ Jésus notre Seigneur.» Pourquoi la miséricorde figure-t-elle ici, quand elle ne paraît en tête d'aucune autre épître ? C'est encore un témoignage de son inépuisable affection : il multiplie les vœux pour un enfant, objet de ses sollicitudes et de ses craintes. Il craint tellement pour lui qu'il s'occupe même dans sa lettre des soins corporels, ce qu'il n'a jamais fait dans les autres; ainsi quand il dit : «Usez d'un peu de vin à cause de votre estomac et de vos fréquentes défaillances.» (I Tim 5,23) Il faut accorder une plus grande compassion à ceux qui doivent enseigner. «De la part de Dieu notre Père et du Christ Jésus notre Seigneur.» Toujours l'intention de consoler. Si Dieu est Père, il nous soignera comme ses enfants. Ecoutez le Christ lui-même : «Quel est l'homme parmi vous qui, lorsque son enfant lui demande du pain, lui donnerait une pierre ?» (Mt 7,9) «Comme je vous ai prié de rester à Ephèse pendant que je me rendrais en Macédoine.» Quel langage plein de douceur ! On croirait entendre un serviteur, et non un maître. Il n'a pas dit : Je vous ai donné l'ordre, imposé le devoir, adressé l'exhortation; mais quoi ? «Je vous ai prié.» Nous ne devons pas cependant être ainsi vis-à-vis de tous les disciples; cette conduite ne convient qu'envers ceux qui sont soumis et vertueux. Il est nécessaire d'agir autrement envers ceux qui sont faux et corrompus, et l'Apôtre lui-même l'écrit ailleurs : «Reprenez-les en usant de toute votre puissance.» (Tit 2,15) Voyez ce qu'il dit encore ici : «Déclarez-leur qu'ils aient à ne pas enseigner une autre doctrine.» Il ne s'agit pas de prier, mais bien de fulminer une défense. Qu'est-ce ? n'était-ce point assez de la lettre que Paul leur avait écrite ? Assurément c'était assez, si les hommes avaient moins de dédain pour ce qui leur est simplement transmis par écrit.

Voilà comment on peut l'expliquer; peut-être aussi cela se passait-il avant l'envoi de sa lettre. Lui-même avait quelque temps séjourné dans cette ville; c'est là que s'élevait le temple de Diane et que l'Apôtre avait tant souffert. Sur le point de quitter cette arène, il avait convoqué les disciples et les avait exhortés; mais après s'en être ainsi séparé, il était revenu les voir dans la suite. On peut se demander si c'est alors qu'il intronisa Timothée, puisqu'il lui tient ce langage : «Déclarez-leur qu'ils aient à ne pas enseigner une autre doctrine.» Il ne les nomme pas, de peur que cette dénonciation n'ait pour effet de les rendre plus impudents encore. Là parmi les Juifs se trouvaient de faux apôtres, qui voulaient ramener les fidèles sous le joug de la loi; ce dont il les accuse partout dans ses épîtres. Ces hommes agissaient ainsi, non tant sous l'impulsion de la conscience que par vaine gloire et par jalousie, désirant avoir des disciples et rivaliser avec le bienheureux Paul, dont ils ne pouvaient supporter la gloire. Voilà ce qu'il entend par «enseigner une autre doctrine. De pas s'attacher à de vaines fables, à d'interminables généalogies.» Ce n'est pas la loi qu'il appelle fables; loin de lui cette pensée. Il désigne ainsi les fausses histoires, les enseignements altérés et corrompus. Il est probable que ces Juifs débitaient sans cesse des discours dénués de sens, énuméraient des générations sans nombre, se perdaient dans la série des aïeux, pour se faire une réputation de science. «Déclarez-leur qu'ils aient à ne pas enseigner une autre doctrine, à ne pas s'attacher à de vaines fables, à d'interminables généalogies.» Interminables ? qui n'ont pas de fin, non moins inutiles qu'insaisissables. Voyez-vous comme il condamne ces questions ? Quand on a la foi, on n'a plus besoin de pareilles recherches; et quand on n'a plus rien à chercher, à quoi bon les

questions ? Elles détruisent la foi. Qui cherche n'a pas encore trouvé : il ne peut pas croire, ce chercheur sempiternel. C'est pour cela que Paul nous défend ces sortes d'investigations : elles impliquent la négation de la foi; devant la foi le raisonnement s'arrête.

Pourquoi donc le Christ a-t-il dit : «Cherchez, et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira;» (Mt 7,7); puis encore : «Scrutez les Ecritures, puisque vous pensez y trouver la vie éternelle ?» (Jn 5,39) «Cherchez» signifie là : Priez et demandez avec un ardent désir. «Scrutez les Ecritures,» non pour traîner la lourde chaîne des questions, mais pour la supprimer. «Scrutez les Ecritures;» étudions-les avec soin, acquérons-en la parfaite connaissance, non pour chercher toujours, mais pour mettre un terme à nos recherches. Remarquable langage. «Déclarez-leur qu'ils aient à ne pas enseigner une autre doctrine, à ne pas s'attacher à de vaines fables, à d'interminables généalogies, qui produisent des questions inutiles plutôt que l'édification selon Dieu, laquelle est dans la foi !» Heureuse expression encore : «L'édification selon Dieu !» Dieu veut nous donner de grandes choses; mais le raisonnement ne peut pas embrasser la grandeur de ses plans. On n'y saurait atteindre que par la foi, le meilleur de tous les remèdes pour nos âmes, Nos questions sont donc opposées à l'économie de la sagesse divine. Que se propose-t-elle par la foi ? Que nous recevions ses grâces, que nous devenions meilleurs, que nous n'ayons jamais ni doutes ni contestations, que nous soyons dans un continu repos. Ce que la foi prépare, ce qu'elle édifie, nos questions le renversent : elles nous imposent un labeur stérile en repoussant la foi. «A ne pas s'attacher à des fables à d'interminables généalogies.» En quoi, me demandera-t-on, les généalogies peuvent-elles nuire ? Le Christ avait dit que le salut s'obtient par la foi : eux cherchaient encore, et prétendaient qu'il n'en était pas ainsi. La parole appartenant à la vie présente, et la réalisation à la vie future, il fallait évidemment la foi. C'est donc à la foi qu'ils faisaient obstacle, en demeurant embarrassés dans les observances légales. Je pense que Paul désigne aussi les Gentils, en parlant de fables et de généalogies interminables; car ils ne se perdaient pas moins dans la série de leurs dieux.

3. Ne nous arrêtons donc plus à des questions; si nous voulons mériter le nom de fidèles, croyons à ce qui nous est enseigné, mais d'une foi prompte et ferme. Les enseignements humains, il faudrait les passer au crible : ceux qui viennent de Dieu, il faut les accepter avec une soumission respectueuse et sincère. Si nous n'y croyons pas, c'est que nous ne croyons pas même à l'existence de Dieu. Si vous étiez persuadé qu'il existe, lui demanderiez-vous compte de ce qu'il fait ? Le premier indice que vous connaissez Dieu, c'est de croire à sa parole sans autre témoignage que le sien, sans aucune preuve humaine. Les Gentils ne l'ignoraient pas eux-mêmes; ils croyaient à leurs dieux, alors que rien n'appuyait les réponses qu'ils en recevaient. Pour quelle cause ? Parce qu'ils étaient issus de ces mêmes dieux : c'est la raison de leur conduite. Mais pourquoi parler des divinités ? Un homme à prestiges, un magicien, Pythagore, n'avait qu'à parler, et tous de répéter cette formule : «Le maître l'a dit.» Le silence était inscrit au frontispice de son école, et lui-même mettait le doigt sur la bouche de quiconque passait, et lui scellait en quelque sorte les lèvres. Ces choses étaient-elles donc tellement respectables chez eux, et chez nous ne seraient-elles que ridicules ? Quelle folle prétention ! Mais, au contraire, les doctrines des Gentils prêtaient à la discussion, n'étant que des luttes de raisonnement, d'ingénieux et continuels sophismes; tandis que les nôtres en sont entièrement dégagées. D'un côté, les inventions de la sagesse humaine, de l'autre, les enseignements de la grâce divine. Là, ni maître ni disciple réel, tous se livrent à des questions incessantes : ici, disciple et maître reçoivent des leçons de celui qui seul peut instruire; ils apprennent à se soumettre sans hésitation, à croire sans le secours des arguments. Nos devanciers n'ont acquis la gloire que par la foi; sans la foi tout se décompose. Et ce ne sont pas seulement les choses du ciel, ce sont même celles de la terre, si vous les examinez de près, qui subsistent par ce principe. En dehors de la foi, ni les contrats ni les arts ne se maintiennent, rien ne demeure debout. Si c'est un élément indispensable ici-bas, dans le domaine même du mensonge, combien plus dans celui de la vérité !

Attachons-nous donc à la foi, ne nous en séparons jamais; ainsi nous chasserons de nos âmes toute funeste croyance, celle du destin et de la fatalité. Si vous croyez que la résurrection et le jugement dernier doivent être, tous ces fantômes s'évanouiront de votre pensée. Croyez à un Dieu juste, et vous ne croirez pas à l'aveugle destin : croyez à la providence divine, et vous ne croirez pas à cette fatalité qui présiderait à la naissance et déciderait de toute la vie : croyez aux peines comme aux récompenses futures, et vous ne croirez pas au destin nous dépouillant de notre libre arbitre et nous mettant sous le joug de la nécessité. N'ensemencez pas vos terres, ne plantez pas, ne portez pas les armes, ne faites absolument rien; car votre destinée est fixée d'avance et s'accomplira, quoi que vous puissiez

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES A TIMOTHÉE

faire ? A quoi bon prier dès qu'il en est ainsi ? à quoi bon mener une vie chrétienne ? Aucune responsabilité ne pèse sur vous. D'où viennent les travaux de l'homme ? serait-ce du destin ? – Sans doute, me répondra-t-on, il est dans sa destinée qu'il acquiert la science à force de labeurs. – Et montrez-moi quelqu'un qui l'ait acquise d'une autre manière; impossible : ce n'est donc pas à sa destinée, c'est à son travail qu'il en est redevable. – Comment se fait-il, me demandera-t-on, qu'un tel soit riche, étant un vil scélérat et n'ayant point recueilli d'héritage; tandis que tel autre est dans la pauvreté, malgré des fatigues sans nombre ? – Voilà les questions incessamment agitées, qui préoccupent toutes les têtes : richesse ou pauvreté, et jamais vice ou vertu. Ce n'est pas ce qu'il faut maintenant dire; montrez plutôt un homme zélé qui se soit perverti, un homme apathique qui soit devenu bon. Si le destin a quelque puissance, qu'il la déploie dans les choses d'un ordre supérieur, dans l'opposition du vice et de la vertu, non dans celle de la richesse et de la pauvreté. – D'où vient encore, insisterez-vous, que l'un est malade et l'autre bien portant; que celui-ci jouit de l'estime publique, et que celui-là gît dans l'ignominie; qu'au premier tout succède comme il l'entend, et que le second rencontre obstacles sur obstacles ? – Repoussez la fatalité, et vous saurez toutes ces choses; croyez fermement à l'action universelle de la divine Providence, et rien ne vous sera caché.

Cela m'est impossible, direz-vous, la Providence m'échappe dans la confusion qui règne ici-bas. Si c'est là l'œuvre de Dieu, comment puis-je croire à sa justice, quand il donne la richesse au fornicateur, à l'infâme, au voleur, de préférence à l'homme vertueux ? Comment croire ? n'est-ce pas sur les faits que la foi doit reposer ? – A merveille ! Donc tout cela provient d'un destin juste ou injuste ? – Injuste, répondez-vous. – Qui l'a créé ? serait-ce Dieu ? – Non, le destin est de lui-même. – Mais comment, étant incréé, fait-il de pareilles choses ? N'est-ce pas une contradiction ? Tout cela n'émane donc nullement de Dieu. Demandons-nous alors quel est l'auteur du ciel, de la terre, de la mer, des saisons. Le destin, n'est-ce pas ? Il a donc établi dans la création matérielle un ordre admirable, une parfaite harmonie; et tout à fait le contraire en nous, pour qui cependant il a tout créé ? C'est comme qui préparerait une splendide maison, sans s'occuper de ceux qui doivent l'habiter. Qui conserve l'ordre des saisons, a tracé les sages lois de la nature, la succession des jours et des nuits ? Tout cela se dérobe à l'empire du destin. – Non, me direz-vous encore, ces choses existent d'elles-mêmes. – Et comment un ordre aussi régulier sans une cause intelligente ? – A votre tour de m'expliquer la fortune, la santé, la réputation de certains hommes, ces grandes positions dues à la fraude, à l'héritage, à la violence. Pourquoi Dieu permet-il cette prospérité des méchants ? C'est que la rémunération méritée ne s'obtient pas dans la vie présente, et nous est réservée pour l'avenir. Montrez-moi là quelque chose de semblable. – En attendant, donnez-moi gain de cause sur la terre; je ne cherche point ailleurs. – La raison pour laquelle vous ne saisissez pas, c'est que vous cherchez. Si vous cherchez ainsi les premières choses, en dehors du plaisir, au point de les préférer à ces dernières, bien plus cherchiez-vous dans le cas où vous jouiriez des pures délices. Aussi vous est-il déclaré que l'objet de vos préférences n'est rien, ou du moins est sans aucune importance; si cela n'était pas indifférent, Dieu ne l'eût pas donné certes à de tels hommes. N'est-il pas indifférent, je vous le demande, d'être blanc ou noir, grand ou petit ? Non moins indifférentes sont les richesses. Dites-moi, les biens nécessaires ne sont-ils pas donnés à tous sans distinction, comme l'aptitude à la vertu, une part dans les grâces spirituelles ? Si vous connaissiez les bienfaits de Dieu, pouvant en jouir au même degré que tout le monde, vous n'éprouveriez ni l'indignation ni la convoitise, du moment que vous auriez compris cette noble égalité. Tel un domestique, nourri, vêtu, logé dans la maison de son maître, jouissant de tout dans la même mesure que tous les autres, et qui s'imaginerait être au-dessus d'eux parce qu'il porte les cheveux ou les ongles plus longs : tel l'homme dont nous parlons s'enorgueillit de vains avantages, qu'il ne possède que pour un temps. Aussi Dieu nous en prive-t-il, afin de nous soustraire à cette démente, et de transporter nos désirs des biens de la terre à ceux du ciel. Et cela même ne nous rend pas meilleurs. Comme un père ôte à son enfant les misérables jouets qu'il préfère à tout, aux choses même nécessaires, pour l'améliorer malgré lui; ainsi Dieu ne néglige aucun moyen pour élever nos pensées vers les biens célestes. – Pourquoi donc permet-il que les méchants soient dans l'opulence ? – Parce qu'il n'en tient guère compte. – Et pourquoi dès lors les justes aussi sont-ils parfois riches ? – Ce n'est pas une expresse volonté de Dieu, c'est une permission générale.

Nous sommes entrés dans ces détails, nos auditeurs ignorant les Ecritures. Si vous vouliez croire et vous attacher aux divins discours, il n'eût pas été nécessaire de vous dire tout cela, puisque les saintes Ecritures nous en instruisent. Pour vous bien montrer que les

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPITRES A TIMOTHÉE

richesses ne sont rien, ni la santé, ni la gloire, il me serait aisé de vous citer l'exemple de beaucoup qui dédaignent la fortune pouvant la saisir, macèrent leur corps, jouissant d'une santé parfaite, n'aspirent qu'au mépris étant sollicités par la gloire. Quand on est bon cependant, on ne cherche pas à devenir mauvais. Cessons donc de poursuivre les biens de la terre et n'ambitionnons que ceux du ciel. Nous pourrons de la sorte y parvenir et jouir des éternelles délices, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.